

MARIE LE FRANC

# Le destin



BeQ

**Marie Le Franc**

(Marguerite Le Franc)

(1879-1964)

**Le destin**

et autres nouvelles

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 756 : version 1.0

# **Le destin, et autre nouvelles**

Édition de référence :

L'Album universel, 1906.

Numérisation : Wikisource.

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

# **Le destin**

## I

Il neigeait quand Andrée Trémor débarqua à la gare Windsor, un matin de janvier. La ville était triste, les passants rares, les maisons frissonnantes, sous leurs toits blancs, comme des vieilles recroquevillées dans des mantes trop légères. Les tramways électriques descendaient sans bruit la rue en pente et se perdaient dans les ténèbres grisâtres, si impressionnantes, formées des dernières ombres nocturnes et des clartés troubles d'un jour paresseux qui se mêlaient dans les tourbillons de neige.

Andrée releva le col de son mince vêtement et demeura un instant hésitante sur le seuil du hall. Enfin, elle fit signe à un cocher qui, la pipe à la bouche, faisait les cent pas dans la rue, et dont la face rougie par le froid disparaissait à moitié sous un énorme bonnet de fourrure.

Il alla prendre les bagages de la voyageuse,

deux malles sur lesquelles on pouvait lire :  
Andrée Trémor, Hôtel du Canada, 54, rue de  
Rome, Paris.

Andrée donna l'adresse d'un hôtel de la rue  
Saint-Denis où elle se souvenait être descendue  
cinq ans auparavant lors de son unique voyage à  
Montréal.

Et tandis que le traîneau glissait en silence  
entre les deux barrières de neige élevées à  
hauteur d'homme de chaque côté de la voie,  
Andrée évoqua son arrivée de jadis dans ce même  
quartier dont les nobles et monacales maisons  
étaient alors abritées par les feuillages mouvants  
des érables. À ce moment, l'été régnait dans toute  
sa surabondance de splendeur et de vie ;  
aujourd'hui, l'hiver faisait rage, mais Andrée ne  
parvenait pas à s'attrister, et ce fut avec une  
sourde allégresse qu'elle prévint l'hôtelier qu'il  
était inutile de monter ses bagages dans sa  
chambre, puisqu'elle ne faisait que passer à  
Montréal. Elle devait prendre le train pour New-  
York dans le cours de la même semaine et de là  
faire voile pour la France.

## II

Étendue sur ce lit d'hôtel où elle ne pouvait trouver de repos, même après une nuit de voyage, dans la tension de nerfs et de pensée où elle était depuis plusieurs semaines, Andrée revécut ce passé qu'elle allait laisser derrière elle, de ce côté de l'océan.

Elle se revit dans la maison paysanne de ses parents, petite fille farouche et solitaire, adolescente concentrée sur elle-même, jeune fille romanesque qui avait puisé on ne savait où son goût des chimères, orgueilleuse aussi, d'un orgueil qui l'empêcha d'épouser quelque camarade d'enfance avec lequel elle eût filé des jours monotones et tranquilles au rouet du destin, sur les bords d'un des ruisseaux chantants de son pays.

Elle se souvint de la misère mêlée de honte qui était la sienne de ne pas pouvoir aimer, selon le

sort commun, un des braves garçons qui l'entouraient, jusqu'à la soudaine apparition de Maurice Richard, venu en tournée électorale dans ce comté de Charlevoix... Oh ! comme elle se rappelait cette soirée... le rassemblement des gens du village sur la place, devant l'église, les lueurs errantes des torches agitées par les brises du Saint-Laurent, l'estrade improvisée, et là-haut, dominant la foule, un homme à la haute stature, au visage froid, aux yeux de flamme, aux tempes argentées...

Et son cœur tout de suite pris par cet homme qu'elle devinait supérieur à tout ce qu'elle avait connu, intelligent et énergique selon sa chimère !... son rêve naissant bercé par la cadence de cette voix forte et souple, ses larmes d'émotion versées dans l'ombre, à l'abri des épaisses silhouettes de cultivateurs accourus de tous les coins de la région... puis, après bien des hésitations, les lettres adressées en secret à celui qu'elle se plaisait à appeler son « grand homme », la correspondance anonyme durant près d'une année et enfin la vague de son amour brisant toutes les résistances de sa pudeur : elle,



Andrée Trémor, signait ses lettres de son nom et implorant une réponse... cette réponse arrivant telle qu'elle n'aurait osé l'espérer : le député Richard très touché de l'humble adoration de la petite inconnue, désirait la connaître...

Enfin, le voyage à la grande ville lointaine où Maurice Richard habitait, au pied du Mont-Royal, une petite maison enfouie sous le lierre, au milieu d'un jardin à claire-voie, tapissée de vigne vierge... les longues heures passées avec lui au pied de l'acacia aux branches retombantes, l'oubli des angoisses du passé et des menaces de l'avenir, à peine rappelées par la rumeur assourdie de la ville, et l'apparition, sur le seuil de la porte, entre les lions décoratifs du vestibule, de Kate, la vieille gouvernante au visage soupçonneux... après deux jours de causeries timides et de rêves ardents, le retour d'Andrée à son existence campagnarde... l'indifférence absolue de Maurice, amusé un instant par la fraîcheur et la nouveauté de l'épisode, puis repris tout entier par ses ambitions – on chuchotait tout bas que le député Richard serait un jour premier ministre – le désespoir de l'abandonnée revivant

les trop rares heures écoulées en la présence de Maurice, les trop rares paroles qu'il lui avait dites, espérant toujours quelque signe de vie de sa part... Mais rien n'était venu durant ces cinq années écoulées...

### III

Andrée Trémor continuait ses songeries... Ce n'était pas le désir de retrouver Maurice Richard qui l'avait conduite à Montréal.

Devant son silence persistant, une révolte à la longue, lui était venue. Allait-elle sacrifier sa jeunesse à un amour méconnu, vieillir dans ce village morne sans que jamais un mot de tendresse fleurît sur ses lèvres de vingt ans !

D'abord, elle avait considéré comme une déchéance d'oublier son premier amour ; c'était sa tour d'ivoire à elle, ce culte orgueilleux pour le député Richard ; sur sa jeunesse finie, elle avait fermé le cercle de ses précieux souvenirs... Mais

le besoin d'aimer triompha. Elle mit autant de volonté à recommencer sa vie qu'elle avait jadis montré de fierté à tenir son cœur endormi sur son rêve unique. Elle chercha autour d'elle... Non, jamais elle ne pourrait choisir le compagnon de sa vie parmi les humbles, les ignorants ou les vulgaires de son village. Elle se souvint qu'elle avait à Paris un cousin qui, parti très jeune du Canada, était maintenant reporter dans un journal de la capitale. Ils entretenaient de vagues échanges de cartes postales. Il ne tenait qu'à elle que ces relations de cousinage prissent une tournure plus tendre. Elle savait Lucien Trémor jeune, intelligent et aimant : elle ne demandait pas davantage pour édifier son bonheur. Au bout de quelques mois, elle l'amena là où elle désirait qu'il vînt, et, de son côté, elle mit tout son espoir dans cette vie nouvelle de luttés, d'efforts, de succès peut-être qu'elle voulait mener avec lui. Elle lui donna sa foi, dans toute la loyauté de son cœur renouvelé. La pensée de Maurice n'éveillait plus en elle qu'un sentiment de grande douceur : cet amour avait été comme un beau lys qui embaumait encore le souvenir du temps enfui.

Mais le beau lys était mort... Que Maurice, aujourd'hui, vînt se jeter à ses pieds et elle dirait qu'il était trop tard, qu'elle appartenait maintenant au petit journaliste obscur qui l'attendait dans le grand Paris.

C'est dans cet état d'âme qu'elle était arrivée à Montréal.

## IV

Andrée désirait demeurer quelques jours dans la ville où elle n'avait pas espoir de revenir d'ici longtemps – Lucien et elle seraient trop pauvres pour songer à un tel voyage.

Elle parcourut les rues, les quais, les jardins publics ensevelis sous la neige, emplit ses yeux de visions de la cité canadienne, afin de pouvoir la décrire à Lucien.

Depuis trois jours qu'elle était à Montréal, elle n'avait pas eu le désir de revoir Maurice Richard, qui habitait toujours la petite maison sous les

lières, au pied de la montagne. Andrée suivait par les journaux l'évolution brillante du député. Il devenait de plus en plus populaire. On disait qu'aux élections prochaines, il abandonnait ses paysans du comté de Charlevoix et qu'il comptait se présenter comme représentant du parti ouvrier de Montréal.

Andrée s'émerveilla du calme parfait qui environnait sa pensée, alors qu'il lui semblait entendre battre le cœur de Richard dans la rumeur de la ville.

Cependant, le jour de son départ, – elle devait prendre le train spécial transatlantique de minuit à la gare Windsor – le désir se leva en elle de le revoir. Elle n'avait aucune idée de défection envers Lucien, mais une sorte de curiosité la poussait à se trouver en présence de celui qu'elle avait tant aimé et qui lui était devenu étranger. Elle voulait éprouver sa force, constater sa libération complète.

Vers midi, elle sonna à la porte à claire-voie. Kate, un peu plus courbée par l'âge, mais l'air toujours aussi malveillant, vint ouvrir. Andrée la

reconnut, et cette vue la recula un peu dans le passé.

« Puis-je parler à Monsieur Richard ? demanda-t-elle, en raffermissant sa voix ».

Kate prit sans mot dire la carte qu'elle lui tendait et s'enfonça dans le vestibule de la maison, en faisant traîner ses sandales.

Andrée attendit en frissonnant sous les rafales de neige.

Kate revint au bout d'un instant :

– Monsieur Richard est là, maugréa-t-elle.

Andrée la suivit en silence. Le jardin qu'elle avait vu si joli avec sa pelouse verte et ses roses épanouies lui semblait triste, rapetissé, étroit comme une tombe d'enfant perdue sous la neige ; les lattes de la claire-voie étaient brisées en maints endroits, les pampres du lierre ne décoraient plus la façade de l'ermitage, et ces fenêtres aux carreaux blanchis lui serraient le cœur.

Le député était sur le seuil et lui tendait la main.

– Andrée !... murmura-t-il, encore sous le coup de l'étonnement de voir surgir sa « petite inconnue », comme il l'appelait jadis, à laquelle il n'aurait jamais cru le courage de venir chez lui sans qu'il la sollicitât.

Elle dit très vite :

– Oui, c'est moi. Je m'embarque pour la France ce soir, je vais rejoindre mon fiancé et ne reviendrai plus sans doute au Canada. Je n'ai pas voulu partir sans vous dire adieu.

Il l'introduisit dans son cabinet de travail et ils s'examinèrent en silence.

Lui, la trouvait transformée ; il reconnaissait à peine la petite fille craintive et rêveuse dont il gardait le souvenir. Il y avait de l'énergie dans sa voix et de l'assurance dans son regard. Pourtant, sur son visage pâli flottait une tristesse légère, la tristesse de le revoir et de ne plus l'aimer.

Richard, lui, n'avait pas changé ; à peine si ses tempes s'argentaient davantage. Mais c'était les mêmes traits d'ivoire, le même profil de médaille antique, la même flamme dans les orbites

profondes.

Andrée regarda autour d'elle. Le décor aussi était le même, mais aujourd'hui elle sentait un air d'abandon qui ne l'avait pas frappée jadis, une absence de sollicitude féminine dans l'arrangement de ce cabinet de travail aux murs nus, aux fenêtres sans rideaux, aux livres épars. Et une pitié lui vint pour Maurice.

Ils causèrent. Lui dit ses luttes d'homme politique, ce qu'il avait fait pendant la période écoulée, ce qu'il rêvait d'accomplir au cours de celle qui commençait.

Elle discutait avec lui, n'acceptait pas comme autrefois, les yeux fermés, ses jugements autoritaires et ses opinions absolues, et cela le déconcertait un peu, l'intéressait aussi. Cette résistance n'était pas pour lui déplaire. Andrée représentait pour lui les contradictions qu'il pourrait rencontrer à la tribune et il allait et venait dans la vaste pièce, les mains derrière le dos, s'arrêtant parfois devant la jeune fille en élevant la voix pour la convaincre.

Elle demeurait maintenant silencieuse...



C'était donc tout ce que trouvait à lui dire cet homme auquel elle avait rêvé durant les meilleures années de sa jeunesse ! Et il savait cela, et il savait aussi qu'elle allait partir pour appartenir à un autre, et voilà le regret qu'il montrait d'elle !

Le passé opérait sa suggestion, à la magie de cette voix vibrante qui la bouleversait toute, de ces yeux qui fondaient à leur flamme toute son énergie. Le désir insensé de poser un instant sa tête sur cette épaule montait en elle. Elle aurait bien crié :

– Maurice, taisez-vous. Laissez-moi vivre ces moments près de vous, en silence, et croire que le rêve ancien se réalise...

Soudain, la porte s'ouvrit sous la main de Kate, qui feignit de ne pas voir Andrée :

- Il est une heure. Monsieur, faut-il servir ?
- Vous allez dîner ici, n'est-ce pas, Andrée ?
- Non, dit-elle, je suis attendue en ville.

Elle ne se sentait pas le courage de continuer à soutenir l'épreuve. Elle luttait contre le sentiment

qui, d'une progression sûre, venait reprendre sa place dans son cœur et repousser le souvenir de Lucien.

– Je regrette, fit-il... Ce soir, êtes-vous libre ? Voulez-vous venir souper avec moi ? J'ai affaire au dehors, mais j'espère être rentré vers cinq heures.

Elle inclina la tête, songeant qu'elle aurait vaincu sa folie passagère, qu'elle serait plus forte, que la crise serait passée.

Il vint la reconduire et comme sur le seuil de la porte il l'appuyait un instant contre lui et disait : Vous souvenez-vous, Andrée ? en montrant d'un geste attristé l'acacia au pied duquel ils s'était assis cinq années auparavant, elle entoura son cou de ses bras tremblant...

– Je vous aimais tant, Maurice, murmura-t-elle.

C'était l'excuse de sa faiblesse.

## V

Dans l'après-midi, elle sonnait de nouveau à la porte, Maurice lui-même vint ouvrir.

– Ma pauvre Andrée, quel contretemps, dit-il en lui mettant sous les yeux une dépêche qu'il tenait à la main. Deux de mes confrères, dont vous voyez les noms, me télégraphient qu'ils arrivent ce soir d'Ottawa et qu'ils ont besoin de me voir. Il faut se sentir les coudes à la veille de la bataille. Je les attends ici pour sept heures. Il ne serait pas intéressant pour vous d'entendre parler politique, n'est-ce pas ? En outre, votre présence chez moi surprendrait peut-être... Mais nous avons quelques instants devant nous. Entrez, nous pourrons causer.

Il jeta en passant un coup d'œil par la porte ouverte de la salle à manger. Sur la nappe déjà mise, un bouquet de mimosa était rudement planté dans un vase, entre les deux couverts.

Richard se mit à rire :

– Ah bah ! voilà qui me surpasse. Auriez-vous fait la conquête de mon vieil hérisson ? Ça n’arrive pas tous les jours que mes amis plaisent à Kate. Ces fleurs sont pour vous, Andrée.

Il lui mit le bouquet entre les mains puis la fit asseoir dans son cabinet de travail, devant le feu de coke. Un découragement l’envahit. Elle avait espéré passer une si bonne soirée, la dernière, avec lui, et cela même lui échappait...

Richard feuilletait des paperasses sur sa table de travail :

– Tenez, dit-il, en se tournant vers Andrée qui respirait machinalement son bouquet de mimosa, désirez-vous entendre ma profession de foi ? Je dois l’envoyer demain à la presse...

Une émotion subtile la pénètre. Combien de fois avait-elle rêvé ce rôle qu’il lui offrait pour un instant !

Elle se leva et regarda par-dessus son épaule, tandis qu’il lisait. Elle s’efforçait de ne voir que la feuille de papier noirci de la haute écriture de Maurice, d’oublier la tentation du beau front

entre les cheveux grisonnants. Elle donna son avis : ceci lui paraissait exagéré, cela maladroit... Peut-être serait-il bon de supprimer cette phrase, d'ajouter cette autre...

Il se reprenait à argumenter, à ne voir en Andrée qu'un contradicteur. À la fin, elle pressa sa main sur les lèvres de Maurice :

– Je ne vous écoute plus, dit-elle. Vous savez bien que je ne suis pas capable de vous tenir tête. Et puis, ajouta-t-elle en se levant brusquement, venez me reconduire, voulez-vous ? J'ai besoin de marcher.

Ils sortirent en silence. Un épais verglas rendait glissante l'allée du jardin. Maurice prit le bras d'Andrée, en se penchant vers elle, tandis que Kate refermait bruyamment la porte derrière eux.

Maurice rit pour la seconde fois.

– Je m'étais trompé, dit-il, vous n'êtes pas encore de ses amies. La pauvre Kate ! elle est trop vieille pour changer. Chaque fois que je reçois quelqu'un, elle est comme un bouledogue

prêt à mordre.

Il se tut. Une voix qui était un souffle d'âme montait à son oreille, une main tremblante se posait sur son bras.

– Qu'importe, si Kate est fâchée, puisque je suis heureuse, moi ! car je suis heureuse, vous le savez, Maurice. Je vais partir dans quelques heures, mais je n'y songe pas, du moment que je suis avec vous. Je vous aimais tant... tant... Et voilà que j'ai l'illusion que tout mon amour pour vous est revenu. Je ne sais comment cela s'est fait. Il me semble que je vous vois pour la première fois. Répondez-moi, mon Maurice aimé : ne me retrouvez-vous pas telle qu'autrefois ?

– Oui, telle qu'autrefois. C'est bien le petit oiseau qui vint il y a des années frapper de l'aile à ma vitre...

– Et n'est-ce pas beau, dites, de vous être demeurée fidèle tant d'années, sans jamais recevoir un encouragement de votre part ?

– Très beau, ma petite Andrée...

Il haussa les épaules et reprit :

– Mais, vous savez bien que je ne veux pas aimer, que je n’ai pas le temps d’aimer, que je lutterai de toute la force de ma volonté contre l’amour, que ce serait plus qu’une faiblesse de ma part, une lâcheté, de songer au mariage, puisque je suis sûr ne pas rendre une femme heureuse. Je ne suis qu’un ambitieux, moi...

Il rêva un moment et ajouta :

– Je crois que vous auriez su m’aimer en effet, si... si le sort eût permis cela... Mais bah ! changeons de conversation Andrée. D’ailleurs, voilà sept heures. Mes amis m’attendent. Rentrez bien sagement à votre hôtel. J’espère être débarrassé de toute affaire vers dix heures et je viendrai vous prendre pour vous conduire au train.

Il s’éloigna à grands pas.

## VI

Andrée ouvrit la fenêtre de sa chambre et, penchée au dehors, elle regarda. La neige avait complètement cessé de tomber. Il faisait une soirée claire et glaciale et, dans la perspective de la rue, les réverbères semblaient des lumières tristes de phares à feux fixes.

Son sac de voyage était à portée de sa main, ses menus bagages rassemblés ; elle avait mis son chapeau et son manteau pour être prête à partir dès qu'apparaîtrait Maurice. Ce serait si bon d'errer dans la ville à son bras. Elle avait reconquis le calme, la vision saine de l'avenir. Sa montre marquait neuf heures et demie. Il ne pouvait tarder... Les tramways s'arrêtaient juste devant l'hôtel, à l'intersection de deux rues. Et chaque fois qu'il en descendait des voyageurs, Andrée tressaillait. Celui-ci avait la grande taille du député Richard, celui-là sa façon de porter la tête, cet autre, en passant sous le rayonnement d'un bec de gaz, montrait la même pâleur, les



mêmes yeux sombres. Cependant, ce n'était pas encore lui. Parfois, une voiture débouchait au tournant de la rue, et Andrée, le cœur battant, se penchait de plus en plus, crispant davantage les mains au balcon de fer forgé quand elle continuait sa course, sans s'arrêter.

Dix heures ! Il ne lui restait plus que deux heures pour marcher à ses côtés, pour se perdre avec lui dans la nuit, dans le froid, dans le temps illimité. Toute une vie tenait dans ces deux heures. Oh ! cette fois, elle ne resterait pas muette et absorbée en sa présence, pensant tout bas. Elle lui dirait tout ce qui lui viendrait à l'esprit, toute l'histoire de ces cinq années dont chaque minute lui avait appartenu. Elle se sentait la voix chaude, le cœur sur les lèvres. Une grande douceur régnait en elle ; elle n'était pas triste, elle ressentait seulement le besoin de se libérer du passé avant d'entreprendre ce nouvel avenir, de faire le don de tout l'ancien amour à Maurice avant de se donner à un autre amour. Et puis ayant parlé enfin une fois dans sa vie, selon l'impulsion de son être, elle s'appuierait un peu plus fort sur son bras en murmurant : Maurice ! et

fermerait le livre de sa jeunesse sur ce nom ; elle vivrait les dernières minutes avant l'adieu définitif, en silence, à ses côtés, écoutant battre son cœur, ne formant plus avec lui qu'une seule âme. Et elle serait payée ainsi, et au-delà, d'une attente de cinq années !

Cependant, Richard n'arrivait pas... Les passants devenaient plus rares. Le froid extrême de cette nuit de janvier gonflait les mains d'Andrée et coupait ses lèvres jusqu'au sang. Mais elle ne s'en apercevait pas.

Une révolte commençait à se lever en elle, une débâcle à se produire qui emportait la sérénité de tout à l'heure... La lie des amertumes anciennes se levait du fond des années ensevelies.

La vie était trop injuste aussi, à la fin ! Elle ne lui demandait que ces quelques moments de douceur pour réparer de longs désespoirs et d'infinies souffrances, et ils lui seraient refusés ! Elle allait mettre un océan et probablement un adieu éternel entre elle et Maurice et elle ne pourrait partir sans la pensée consolante d'avoir clos un chapitre de sa vie sous le baiser de celui

dont chaque page disait le nom !...

Les magasins, peu à peu, éteignaient leurs lumières, seuls quelques becs de gaz luttèrent d'éclat tremblant avec la lueur froide des étoiles. La rue était presque déserte. Pourtant, un homme parut sur le trottoir, rassa la porte de l'hôtel et Andrée, n'en pouvant plus, cria d'une voix ardente et sourde : Maurice ! Mais le passant continua son chemin. En face, il y avait un bar encore ouvert, et les garçons, la serviette sous le bras, venaient de temps en temps à la porte, pour regarder cette ombre penchée depuis si longtemps à la fenêtre.

La demie de onze heures sonna à une église proche... Il ne viendrait pas !... Elle parvenait au sommet de la douleur... Allons, il fallait prendre le chemin de la gare. Elle fit le trajet à pied, dévisageant les rares passants dans l'espoir d'y reconnaître Maurice.

Elle prit son billet pour New-York, enregistra ses bagages, sans un tremblement dans la voix, sans une larme dans les yeux. Puis elle retourna sur le seuil de l'entrée pour sonder la rue encore

une fois. Des voyageurs arrivaient qui tous partaient pour l'Europe. Parents et amis étaient venus les accompagner.

Andrée se sentit seule au monde. Elle ne pouvait se décider à gagner la voie qu'elle apercevait de là à l'autre bout du vestibule, mal éclairée, glacée par la rafale de la nuit d'hiver, avec les masses luisantes des locomotives. Ce vestibule lui semblait funèbre. Une fois franchi, ce serait bien la mort, puisqu'elle ne reverrait plus Maurice.

Alors, son cœur creva sous tant de souffrances, et, appuyée à l'un des piliers de pierres grises, elle éclata en sanglots convulsifs. Au milieu de la crise qu'elle traversait, la pensée de Lucien Trémor était impuissante à la sauver.

Minuit ! Elle n'avait même pas le droit de pleurer jusqu'à l'épuisement de sa peine. Il fallait partir. Elle se fraya un passage parmi le flot des voyageurs qui attendaient jusqu'au dernier moment pour monter et formaient des groupes animés sur le trottoir. Andrée se tenait debout sur la plate-forme d'accès au « car », regardant ce

ciel étoilé qui abritait la chère petite maison respirant ce vent de la nuit qui rappelait peut-être à Maurice que le petit oiseau n'irait plus frapper à sa vitre...

Tout d'un coup, une fière silhouette passa devant elle d'une allure pressée, semblant chercher à reconnaître quelqu'un dans la foule. Elle cria : Maurice ! et sauta à terre. Elle ne pouvait croire que ce fut lui, et restait là, pétrifiée, à le dévorer de ses yeux encore pleins de larmes. Elle balbutia : Si vous saviez comme j'ai souffert, si vous saviez ! – Il s'en rendait compte par son pauvre visage défait.

Il paraissait sincèrement attristé.

– Andrée, il n'y a pas de ma faute... Une convocation d'ouvriers à la dernière heure... M'y dérober, c'était compromettre mon élection... Plaignez-moi : vous le voyez, je ne suis qu'un ambitieux... Pourtant, j'ai bien pensé à vous, je ne voulais pas vous laisser partir sans vous dire adieu...

Elle l'entendait à peine, hantée par cette idée qu'il était là enfin et qu'il faudrait le quitter.

C'était un arrachement en elle, ce cœur qui restait à Maurice, ce corps dont la place était marquée dans un coin du « car ».

Elle leva vers lui ses yeux pleins d'une ardente prière :

– Maurice, comprenez-vous, je ne veux pas partir... Maurice, j'ai tant souffert... Oh ! avoir compté passer deux heures avec vous, pour vous parler enfin, deux heures que vous m'aviez promises... C'est quelque chose, Maurice, deux heures avec vous...

Il n'est pas possible que je parte, vous savez bien que vous avez été toute ma vie, et vous me refuseriez deux heures !...

Il l'interrompt :

– Voyons, Andrée, votre billet est pris pour New-York ?

– Oui.

– De là pour le Havre par « La Gascogne » qui appareille demain ?

– Oui.

– Et vous êtes attendu au Havre à l’arrivée de ce bateau ?

– Oui.

– Eh bien ! Andrée, il ne faut pas faire l’enfant. Ce serait une folie de remettre votre voyage.

Elle lui saisit la main.

– Vous voyez bien que vous me faites mal... Je vous en supplie, Maurice... Je prendrai le paquebot de la semaine prochaine...

– Enfant ! Vous ne partiriez plus... Vous ne songez pas au danger d’être ensemble...

– Je vous en supplie, Maurice.

– Voyons, on nous regarde, vous n’allez pas faire une scène...

– Vous savez bien que je ne veux pas faire de scène... N’ayez pas de mots cruels... Je souffre trop...

Il savait, en effet, qu’elle ne ferait pas de « scène », mais cette voix basse et désespérée le bouleversait, lui, l’homme fort, ces yeux où

roulaient lentement des larmes et qu'elle fixait sur lui, avec l'espoir qu'il mettrait fin à sa détresse, le poursuivaient comme un remords, et il prononçait des paroles injustes et dures pour lui montrer qu'il ne valait pas la peine qu'on souffrît pour lui.

– Maurice, trouvez quelque chose, le train va partir, ce n'est pas possible que nous nous quittions ainsi...

Il chercha...

– Si j'avais réfléchi à cela ce matin, peut-être aurais-je pu vous accompagner jusqu'à New-York.

– Oh ! c'est cela, vous allez venir. Après, je serai raisonnable, je m'embarquerai sans pleurer, vous verrez.

– Mes secrétaires ne sont pas prévenus. Et puis, quel beau scandale si mes ennemis apprennent cette fugue.

– Oh ! une fugue ! Pouvez-vous parler ainsi.

– Bref, Andrée, il faut partir, vous voyez, tout le monde est monté. Allons, embrassez-moi, et au



revoir !

Il la baisa au front et elle ne songea pas à lui rendre son baiser. D'une main ferme, il lui fit gravir le marchepied du train. Elle se retourna avant d'entrer et le regarda. Il se tenait immobile à la même place. On ne pouvait lire dans les lignes rigides de son visage, dans les yeux largement ouverts devant lui, si une émotion, un regret, passaient sur son âme.

Andrée ne songeait plus à implorer ou à se révolter. Une volonté plus forte domptait la sienne. Elle sentait que la résistance était inutile. La face d'ivoire sculpté de Maurice Richard lui sembla l'image même du sort implacable qui les poussait vers deux mondes différents. Il n'y avait encore entre eux qu'une balustrade de train, ils pouvaient encore se jeter dans les bras l'un de l'autre, et cependant, c'était comme si un océan les séparait déjà.

Au moment où la cloche du départ retentit, Maurice s'élança sur la plate-forme, pressa sa main inerte en disant d'une voix ferme : Au revoir !

Elle eut le courage de répondre aussi : au revoir ! mais elle savait que c'était bien fini, quelle ne le reverrait plus, et le train s'enfonça dans la nuit, roula sur son pauvre cœur saignant et l'emporta comme une proie vers son destin.

## **Le wattman<sup>1</sup>**

---

<sup>1</sup> Wattman est le terme propre pour désigner le « motorman » ou « mécanicien » d'un tramway, comme il est dit à tort en cette province. – N. D. L. R.

Wilfrid Lacombe appartenait à une famille de cultivateurs de l'Ouest. Comme il était le plus jeune de dix enfants et que ses frères et ses sœurs suffisaient à la besogne de la ferme, on décida que le petit irait faire ses études à Montréal, comme un monsieur. Les Lacombe, grâce à Dieu, étaient assez à l'aise pour pouvoir payer la pension de leur Benjamin.

On le mit dans un collège de la ville où, huit années durant, il usa force bouquins de latin, d'astronomie et de mythologie, voire même des manuels du savoir-vivre, mais où il mélangea, peu à peu sous l'influence de l'entente cordiale qui devait régner dans l'établissement, le français, sa langue maternelle, avec l'anglais que parlaient beaucoup de ses petits camarades.

À dix-huit ans, il quitta le collège pour entrer à l'Université, mais il fallait d'abord opter pour une carrière, pour la médecine ou le droit, les arts ou la mécanique.

Il se décida pour le droit, soit que, dans sa petite enfance, il eût entendu vanter autour de lui la supériorité des avocats sur les autres hommes, soit que cette année-là les élèves de sa promotion se sentissent attirés en masse et irrésistiblement vers la noble tâche de défenseurs de la veuve et de l'orphelin, soit peut-être que le bâtiment réservé à la faculté de droit lui plût davantage.

Il entra donc dans le labyrinthe du Code et mit quatre ans pour en sortir, et, au bout de quatre ans, ayant d'autre part échoué à ses examens, il fit cette découverte qu'il n'était pas fait pour la chicane et que l'apothicairerie, peut-être aussi bien l'art vétérinaire lui eussent convenu davantage. Malheureusement, il était trop tard.

Le père Lacombe, malcontent d'avoir vu fuir ses écus et revenir à leur place un fruit sec de collège, le tança d'importance. Il n'était pas disposé à se saigner les veines davantage pour un fainéant. Ce fainéant reçut la mercuriale sans oser riposter que lui-même ne se sentait pas le courage de tenter la chance l'année suivante.

Ses incertitudes sur la voie où s'engager, à

vingt-deux ans, étaient si grandes, qu'il fût demeuré volontiers à la ferme, qu'il eût poussé la herse et hoyau ou manœuvré l'aiguillon, comme il voyait faire autour de lui. Mais on lui montra qu'on s'était jusque-là passé de ses services, qu'on s'en passerait encore, qu'on ne lui avait pas payé douze années de collège pour qu'il conduisit la charrue, comme Cincinnatus qui, lui aussi pourtant, parlait le latin. Mais Cincinnatus était revenu des grandeurs. Voilà ce que pensa le jeune Lacombe, et ce qu'il ne pouvait expliquer à son brave homme de père.

Il se sentait devenu un étranger pour la communauté, et, pour ne pas être mis ouvertement à la porte un jour ou l'autre, il reprit le chemin de la ville.

Il se mit à la recherche d'un emploi, hanta les ascenseurs des « building » où, dans les bureaux feutrés de tapis verts, des hommes importants brassaient des affaires considérables. Il offrait ses qualités de parfait secrétaire à ceux dont il aurait pu devenir le collègue avec un peu de goût pour la profession, d'amour du travail et aussi

d'encouragement des dieux.

Mais, s'il savait traduire les « Bucoliques », s'il possédait certaine élégance mystérieuse et fluide dans la langue de Cicéron, il n'était qu'un paltoquet dans celle que les mortels de Montréal parlaient alors, en l'an de grâce 1905 à Montréal.

Il ne connaissait ni ce que les anciens appelaient avec pompe l'art épistolaire, ni ce qui, aujourd'hui, l'a peu à peu détrôné, la machine à écrire et la sténographie, il manquait d'esprit pratique, un rien lui faisait perdre la tête, il était piètre mathématicien, en un mot, il n'était pas « business ».

Et à mesure qu'il montait les étages, il descendait pas à pas, de ses illusions, jusqu'au jour où, de l'Olympe où il avait conversé parfois avec Jupiter, il tomba... à la tête d'un tramway dans les rues de Montréal. La chute fut rude. L'habit à boutons jaunes et la casquette à galons d'or l'en consolèrent imparfaitement. Il jouissait de plus du titre de wattman, qu'on n'avait pas emprunté, et pour cause, à l'antiquité.

\*

Cependant, comme c'était le printemps et qu'il avait été placé sur l'une des parties les plus agréables du réseau, la ligne de Cartierville, il oublia ce que les préjugés des hommes eussent appelé une déchéance et qui était sur la planète une façon comme une autre d'activité.

Il accomplissait sa besogne d'une âme machinale et emplissait ses yeux du spectacle de la nature revivifiée.

Le Mont-Royal, au pied duquel il passait plusieurs fois par jour, régnait sur la ville comme un dieu chevelu enfoui dans une grotte de verdure et semblait animer, de son haleine, le long des rues et des avenues, les érables et les ormes qui, à leur tour, laissaient pendre leurs branches pour que les passants pussent les respirer.

Il apercevait aussi, sur son parcours, les murailles grises de son ancien collègue, qu'il regardait avec amertume, pensant qu'il n'avait pu faire de lui un homme.



Il s'intéressa à ses clients de passage ; au bout d'un mois, il reconnaissait quelques-uns d'entre eux qui prenaient le tramway à heures fixes, des employés de bureaux, sans doute, des commis de magasins qui partaient le matin pour revenir le soir.

C'est ainsi qu'il remarqua bientôt une jeune fille qui venait chaque jour de Cartierville à Montréal. Elle portait dix-huit ans ; l'air de dignité dont elle essayait de revêtir sa physionomie demeurée douce et enfantine malgré ses efforts, le frappa peut-être davantage que sa beauté. De sa régularité à se rendre en ville, qu'il fit beau ou mauvais temps, et à regagner le soir la banlieue, il conclut qu'elle devait être employée quelque part, dans un cabinet d'affaires ou une maison de commerce, il n'en savait rien, mais il était certain qu'elle gagnait sa vie, comme lui. Et cette pensée le touchait, elle paraissait si délicate ! l'émouvait, la lui rendait intéressante. De l'intérêt, à son âge, on glisse vite à l'amour, et le wattman Lacombe devint amoureux, au mépris du sens commun, d'une jeune inconnue qui avait des cheveux bruns sous une capeline fleurie de

bluets, des yeux gris, à moins qu'ils ne fussent bleus, ou verts, ou même noisette, il n'en était pas sûr, et enfin la grâce de dix-huit ans à plein visage.

Maintenant, tout son bonheur était contenu dans l'instant furtif où il la voyait paraître immobile, relevant sa jupe de sa petite main gantée, au bord du trottoir où elle attendait le « char ».

Les premiers temps, elle faisait signe qu'elle voulait monter ; mais à présent, du plus loin qu'elle l'apercevait, elle se contentait de le regarder, du regard de ses yeux francs et doux, certaine qu'il n'était pas besoin d'un geste pour qu'il s'arrêtât.

Depuis qu'il faisait beau, elle prenait place sur le siège d'avant, derrière lui, et de la savoir là, sa main tremblait en s'appuyant au volant de manœuvre. En même temps, un sentiment d'orgueil lui redressait l'échine : le reste des passagers n'étaient plus, il n'y avait qu'elle qu'il promenait comme une reine, et il était ému en pensant qu'il détenait entre ses mains sa

précieuse existence.

Pourtant, il ignorait tout de la jeune fille, tout jusqu'à son nom. Il avait à peine entendu le son de sa voix ; il ne connaissait pas sa famille ; il devenait faible à la pensée qu'elle pouvait aimer quelqu'un, qu'elle était fiancée peut-être. Parfois, il se disait que son visage, à la longue, avait perdu de sa réserve des premiers jours, qu'elle lui souriait même et rougissait en le remerciant quand il lui ouvrait la porte pour descendre du tramway ; mais il n'eût jamais osé lui parler, lui, wattman, Wilfrid Lacombe, si un jour le hasard ne lui était venu en aide.

À la suite d'un accident arrivé à l'usine d'électricité, le courant fut brusquement coupé et le trolley, n'amenant plus la force motrice, le lourd véhicule resta « en panne », un soir, avant d'être au bout du parcours ; les voyageurs, après maintes réclamations inutiles ou réflexions intempestives, comprirent qu'ils n'avaient autre chose à faire qu'à achever pédestrement leur route. La jeune fille était descendue comme les autres et, immobile au milieu de la voie mal

éclairée, elle semblait hésiter à s'y aventurer.

Lacombe fit appel à tout son courage, et s'approchant d'elle :

« Voulez-vous me permettre de vous reconduire, mademoiselle, dit-il. Peut-être, depuis que vous faites le trajet sur mon « char » me connaissez-vous assez pour que je puisse me permettre cette offre... Je me sens un peu responsable vis-à-vis de vous de l'embarras où vous vous trouvez.

– Oh ! il n'y a pas de votre faute, répondit-elle avec un peu de timidité dans la voix. Allons, ajouta-t-elle d'un ton plus résolu, semblant prendre un parti, partons, puisque vous avez l'obligeance de m'accompagner, ma tante va être inquiète.

Ils se mêlèrent tous deux au flot des voyageurs. La jeune fille parlait peu et hâtait le pas, désireuse d'arriver au logis. Au bout de trois quarts d'heure de marche, ils s'arrêtèrent devant une petite maison de briques, au milieu d'un jardinet d'où montait dans l'obscurité l'odeur des roses.

Au coup de sonnette, une femme âgée vint ouvrir et cherchant à reconnaître les silhouettes arrêtées à la porte :

– Est-ce toi, Aline ? dit-elle d'une voix anxieuse.

– Oui, c'est moi, ma tante, répondit la jeune fille.

Et comme la vieille dame regardait avec étonnement le compagnon de sa nièce, Aline raconta vivement l'accident qui était arrivé, l'obligeance et le tact avec lesquels le jeune homme avait agi dans la circonstance.

Ces explications données, la tante invita d'une voix cordiale Wilfrid Lacombe à entrer. Il s'excusa, disant qu'il était tard, mais qu'il reviendrait certainement lui rendre visite le dimanche suivant, si elle l'y autorisait.

\*

Il revint le dimanche suivant et aussi les autres dimanches, et bientôt tous les mardis et jeudis,

son service fini. Il avait vite appris l'histoire d'Aline, restée orpheline encore au berceau et recueillie par sa tante qui, veuve elle-même. eut beaucoup de mal à l'élever. En grandissant, Aline avait compris la lourde tâche et les sacrifices que sa tante s'était imposés pour elle, et elle lui fit connaître sa résolution de travailler, de gagner sa vie à son tour.

Un vieil ami de la famille lui procura un emploi de secrétaire dans les bureaux d'un grand quotidien de Montréal, et elle accomplissait gaiement et courageusement sa besogne, malgré les défaillance d'une santé délicate.

M<sup>me</sup> Legendre, la tante d'Aline, s'aperçut vite que les deux jeunes gens s'aimaient, que Wilfrid, malgré l'instable et le précaire de sa situation, était un honnête garçon qui ferait un excellent mari et rendrait sa nièce heureuse. Comme elle avait hâte d'assurer le sort d'Aline, ce fut de grand cœur qu'elle encouragea le jeune homme à se déclarer, puis qu'elle l'accueillit dans la maison à titre de fiancé.

Mais, de l'avis commun, il fut décidé qu'on

laisserait passer l'hiver avec tous ses aléas et que le mariage aurait lieu au printemps suivant.

La tante et la nièce vinrent occuper un petit appartement sur la rue Saint-Denis, durant la mauvaise saison, car il n'était pas possible qu'Aline se rendit de la banlieue au centre de la ville chaque jour, et elle tenait à conserver son emploi. De plus, le médecin, appelé au commencement de novembre pour une bronchite qu'elle avait attrapée, avait prévenu que la malade garderait des bronches délicates, qu'il faudrait se méfier des refroidissements, des stations sous la pluie ou des piétinements dans la neige.

L'hiver s'écoula dans une intimité pleine de douceur pour les deux fiancés. La compagnie des tramways avait remercié Wilfrid ainsi que tous les nouveaux venus, dès la suspension de ses services d'été. Il vivait d'un emploi subalterne dans une banque de la rue Saint-Jacques et de travaux d'écritures qu'il faisait chez lui en prenant sur son sommeil.

Souvent, son couvert était mis chez M<sup>me</sup>

Legendre. et il passait de délicieuses soirées aux côtés d'Aline. Ils faisaient des projets d'avenir, avec l'approbation souriante de la vieille dame. Quand onze heures sonnaient à la tour Saint-Jacques, elle roulait son tricot, et disait, en ôtant ses lunettes : « Mes enfants, il est temps d'aller se coucher. »

Wilfrid s'en allait, consolé par la pensée qu'il reviendrait et passerait d'autres soirées pareilles.

Ils étaient heureux. Le seul point noir à l'horizon était la santé d'Aline. Maintenant, elle avait cessé tout travail, sur les objurgations de sa tante ; on vivrait un peu plus modestement, voilà tout ; la servante, qui coûtait cher, fut congédiée. On sous-loua l'appartement et les deux femmes se mirent en pension, occupant chacune une chambre très simple, jusqu'au moment où elles se décideraient à retourner à Cartierville. Il était facile d'avoir les soins d'un bon médecin pour Aline à Montréal.

Le mal sourd qui la rongait et dont personne ne se rendait compte, à l'exception du docteur, fit des progrès effrayants. Elle toussait beaucoup



maintenant ; la nuit, elle dormait mal, le front couvert de sueur ; le jour, des douleurs lancinantes lui brisaient le dos, la poitrine, et de subites faiblesses l'obligeaient à s'allonger sur la chaise-longue.

Elle retrouvait un peu de vie à l'arrivée de Wilfrid, et comme il la voyait seulement le soir, à la lumière, dans la surexcitation factice où la mettait le bonheur de sa présence, il s'illusionnait sur son état, s'impatientait seulement que ce mauvais rhume tint la pauvre petite prisonnière à la chambre.

La découverte soudaine de la vérité devait être terrible. Un soir, elle fut prise, en sa présence, d'une quinte de toux violente qui se termina par une hémoptysie. Elle cracha une cuvette de sang, et quand, la crise passée, elle retomba sur sa chaise-longue, où il la soutenait, il lut sur sa figure exsangue, dans ses yeux agrandis, qu'elle était condamnée.

Le docteur, que la tante affolée avait mandé en toute hâte, prodigua les banales consolations habituelles : Aline était jeune, on avait vu des cas

plus graves ; avec le beau temps, les forces reviendraient... Mais le jeune homme n'avait plus d'espoir.

Cependant, l'hiver approchait de sa fin ; les dernières neiges fondues, la Montreal Street Railway Co. reprit l'exploitation de tout son réseau et Wilfrid, dont le nom figurait sur la liste des employés de l'été précédent, fut remis, à sa demande, sur la ligne de Cartierville.

La veille du jour où il recommença son service, il annonça la nouvelle à la petite malade, dont il tenait les mains amaigries entre les siennes, et ajouta qu'il ferait le même trajet que l'an passé.

– Vous rappelez-vous, chérie, de l'endroit où vous attendiez le tramway, chaque matin ? Il y avait un vieil orme au coin du chemin et je lui en voulais beaucoup, à ce vieil orme, car, quelquefois, il vous cachait toute entière. Dépêchez-vous de guérir pour me faire la surprise un beau matin de vous trouver au même carrefour, comme autrefois.

Elle sourit faiblement...

Le lendemain, il était à son poste. Il regardait le décor se dérouler sous ses yeux, les jeunes verdure sous le ciel bleu, les maisons familières de briques rouges noircies par le temps, les somptueuses demeures de calcaire gris, les balcons se parant du rideau de plantes grimpantes brodé de fleurs, les pentes boisées du Mont-Royal. Il songeait aussi à l'émotion de ses premières rencontres avec Aline, puis enfin aux aveux à la fois craintifs et hardis qui étaient sortis de ses lèvres comme une jeune couvée qui prend son vol hors du nid pour la première fois. Et depuis ce temps, le malheur avait passé, le rêve était presque enfui et la mort proche...

Il conduisait son tramway à une allure désordonnée, appuyant d'une main distraite au volant : le conducteur, étonné de son attitude, était venu jusqu'à lui pour lui dire qu'il avait failli faire tomber une passagère à laquelle il n'avait pas donné le temps de descendre : une autre fois, il n'avait pas vu le signal d'un autre qui attendait à l'intersection de deux rues.

Il reconnut que son camarade avait raison et se

surveilla. Mais une fois en dehors de la ville, la voie devint plus déserte et il se replongea dans ses réflexions amères.

Tout à coup, comme il arrivait à un tournant, une petite masse blanche passa devant ses yeux, rebondit dans le filet protecteur et roula sous la machine. Il fit manœuvrer les freins, mais il était trop tard. La petite victime avait été tuée sur le coup : les voyageurs descendirent et regardèrent, horrifiés, le corps de l'enfant écrasé sous l'une des énormes roues pendant que le conducteur courait à la station de téléphone la plus voisine pour demander les outils nécessaires à dégager le cadavre.

Et Wilfrid Lacombe, incapable de soutenir plus longtemps la vue de ce spectacle, reprit, hébété, sans savoir ce qu'il faisait, le chemin de la ville. Ce n'étaient pas les suites possibles de l'accident qui lui faisaient prendre la fuite ; il savait comment les choses se passeraient : le coroner tiendrait une enquête et innocenterait le wattman ; il serait prouvé qu'il n'avait pu éviter la catastrophe : la fillette s'était jetée sous les

roues, dans le geste instinctif de rattraper son chapeau que le vent venait de lui enlever au tournant du chemin.

Mais toujours l'atroce vision le poursuivait... Si, en effet, la fatalité avait été peut-être la plus coupable dans l'accident du matin, il songeait qu'il avait failli à son devoir, déserté moralement son poste en montrant de la distraction là où il eût fallu une vigilance de tous les instants. S'il n'était pas responsable de la mort de l'enfant, combien d'autres eût-il pu causer ! Et que dirait Aline en apprenant l'accident, qu'il n'aurait pas la force de cacher ? que dirait M<sup>me</sup> Legendre ? Ne le considéreraient-elles pas comme un assassin ?

Sa cervelle troublée était prête à toutes les exagérations...

Son bonheur était bien détruit, son avenir brisé ; le reste d'espoir que son cœur gardait et dont sa jeunesse avait besoin venait de s'enfuir.

Il erra par la ville sans frapper à la porte de sa fiancée. Puis il rentra, démoralisé, dans la chambre qu'il occupait dans une pension minable de la rue Lagauchetière, rassembla ses vêtements,

compta sa réserve d'argent. Il avait juste assez pour prendre un billet de Montréal à New-York, et, sur-le-champ, il se dirigea vers la gare. Pourquoi New-York ? Il ne savait trop. Il voulait fuir et il allait d'instinct vers l'immense ville pour y noyer sa misère, y cacher son désespoir.

Que penserait Aline en ne le voyant pas revenir ? Peut-être sa fuite mettrait-elle un peu plus tôt fin à ses souffrances, voilà tout. Ne valait-il pas mieux être mort pour elle puisqu'il ne ferait qu'ajouter au fardeau de la maladie le fardeau de son désespoir.

Il ne pouvait lui être d'aucun secours, il valait mieux disparaître... Il se sentit misérable et lâche...

Peu lui importait ce qu'il allait devenir : ouvrier des mines ou crieur de journaux, débardeur ou même « tramp », il n'en avait souci.

Il passa une dernière fois près de la demeure, où la malade agonisait doucement, à la flamme vacillante de la veilleuse, et il s'enfuit dans la nuit douce du printemps qui chantait le bonheur,

l'amour et l'espérance à tous les balcons fleuris  
des fenêtres...

# **L'âme maternelle**



Allongée sur le tapis aux fleurs énormes, devant le feu de bois, Paulette, les deux poings enfoncés dans ses boucles, lisait aux lueurs dansantes des flammes un extraordinaire roman de cape et d'épée, pris au hasard dans les vitrines tendues de soie verte de la bibliothèque où elle s'était réfugiée.

Le bruit de la porte qui s'ouvrit derrière elle vint la faire tressaillir au moment le plus émouvant de sa lecture, où le jeune chevalier au manteau couleur de muraille sort sa rapière, pour délivrer des mains des spadassins sa dame, une héroïne de sang royal, qu'on allait faire passer de vie à trépas dans les corridors du Louvre.

Paulette tourna son petit visage rosi par la flamme et l'émotion vers l'arrivant. La tête grisonnante de monsieur Romieux parut dans l'entrebâillement. Il venait sans doute de rentrer de son bureau : il avait encore la canne à la main et le chapeau sur la tête. Il regarda la petite forme allongée comme un beau chien de race devant le

feu et reconnut sa Benjamine à sa toison blonde.

– Ta mère, Paulette, où est ta mère ?

L'enfant leva la tête, étonnée d'une pareille question.

– Mais, papa, elle est sortie...

Il frappa le parquet d'un coup de canne.

– Parbleu oui, je sais bien qu'elle est sortie !  
Mais pour aller où ?

– Au match de football, au McGill, papa. Vous le savez bien, on en a parlé au déjeuner.

– Et Jeanne ?

– Avec mère aussi.

– Et ton frère ?

– Oh lui, il n'aurait pas manqué la partie ! Beaucoup de ses camarades y sont engagés. Les étudiants du McGill jouent contre ceux de Toronto. Songez comme ce doit être « exciting », papa, pour Jeanne et André surtout, qui connaissent la plupart des jeunes gens de l'équipe de Montréal. Et dire qu'il a fallu que j'attrape ce stupide mal de gorge juste aujourd'hui !

Il l'interrompt avec violence.

– Et naturellement, c'est un grand malheur pour mademoiselle de manquer le match, quand le dessus du panier est à s'ébahir devant les prouesses de petits gentlemen en maillot rouge et noir !

Tiens, tu seras comme ta mère, comme ta sœur, comme elles sont toutes, une « five o'clock tea », ni plus ni moins. Il te faudra des sports, des matches, des parties de bridge, toutes choses très « exciting », comme tu dis si bien, dans le jargon à la mode. Tu vivras pour les salons, les salons des autres surtout, pour la rue, pour la parade, pour les endroits où l'on se montre, si on ne s'y amuse pas toujours. Tu seras de celles qui « n'ont jamais le temps » ! entendons-nous, pour les choses sérieuses. Ah ! les folles qui se moquent des autres, et qui devraient se moquer d'elles d'abord. Ont-elles assez ri, la belle M<sup>me</sup> Romieux, ma femme, et l'élégante Jeanne Romieux, ma fille, l'autre jour à table devant nos invités, – elles ne rient de bon cœur que lorsqu'il y a des invités – en rapportant la réponse de Louise, la

cuisinière, interrogée par elles sur les joies de ses fiançailles. « Ah ! madame, a dit cette fille, pensez si je suis heureuse ! Jules va m'acheter une bague à trois diamants, chez Birks, – à-trois-diamants, et chez Birks, c'est la mode ! – et il m'a promis pour mon mariage un « set » en écureuil, une garniture de toilette avec mes initiales, les pyjamas pâles...»

Des pyjamas pâ-â-les !

Et de s'esclaffer ! Se doutaient-elles qu'elles condamnaient leur propre sottise et leur propre vanité ? Au lieu de rêver la bague à trois diamants de chez Birks, elles guignent la rivière, au lieu du « set » d'écureuil vendu au rabais chez un petit marchand, elles veulent le manteau de vison chez Handerson ; la garniture de toilette doit être enguirlandée d'amours et de roses d'argent plein, art nouveau, et le pyjama pâle remplacé par des déshabillés aux malines coûteuses, dernière importation d'Ogilvy. – Et au lieu de Jules, le commis-voyageur de Louise, qui sacrifie ses économies aux caprices de la belle, c'est le père Romieux qui paie les notes, le père

Romieux, le faiseur d'argent, le banquier de ces dames, la tirelire qu'elles vident sans cesse et qu'elles briseraient si elle ne donnait plus rien...

Et Jeanne ressemble à sa mère, et Paulette ressemblera à Jeanne, et je suis une vieille bête de ne pas comprendre cela...

Monsieur Romieux continuait ses moulinets de plus en plus menaçants avec sa canne, en tournant autour de la grande table centrale de la bibliothèque ; sa voix, de violente devenait exaspérée, son visage d'habitude placide, se colorait d'une flamme de colère.

Paulette s'était assise sur une chaise basse et le regardait aller et venir, presque craintivement. Eh quoi ! était-ce bien là l'avocat Romieux, le président de la Canadian Sundries Co., le brasseur d'affaires de première ligne, omnipotent dans ses bureaux, mais pauvre homme dans sa maison où il paraissait seulement aux heures des repas, penchant un long nez mélancolique au-dessus du napperon de Bruxelles qui marquait sa place à la table de famille, le balourd qui ne savait ni rire aux saillies de sa femme, ni tourner

un compliment sur une toilette de goût, une trouvaille, une merveille, ma chère ! – ni même parler politique. Ah ! il se souciait bien des destinées de son pays, le triste sire qui piquait son aile de poularde d'une fourchette hâtive et avait l'air d'être son propre invité dans sa demeure, un invité pauvre, ce qui lui valait le mépris du maître d'hôtel, debout derrière sa chaise, correct et sévère comme un directeur de protocole.

Mais tout cela allait changer. Il avait été trop bon. Il ne se laisserait pas berner davantage. D'abord, à partir de demain, André s'inscrirait pour le cours de droit à l'Université. Quant à Jeanne...

La voix de Paulette l'interrompt :

– Papa !

Ce simple mot parut le rappeler à lui. Il se laissa tomber sur un fauteuil, au coin de la cheminée, avec un gémissement.

Paillette leva ses yeux à demi-effrayés et l'examina. Vraiment, elle ne reconnaissait plus son père. C'était la première fois qu'elle

l'entendait parler ainsi. D'ordinaire, personne ne s'apercevait de sa présence à la maison. Il ne faisait pas de bruit, ne récriminait jamais contre les choses ou les gens ; d'ailleurs peu expansif, taciturne, distrait, ayant toujours, disait la mère, « la tête pleine de chiffres ».

Mais ce soir, qu'avait-il donc ? La pensée qu'il était malade lui vint à l'esprit. Elle avait bien remarqué que tout-à-l'heure il vacillait sur ses jambes, et puis, cette rougeur inaccoutumée du visage, ce tremblement des mains, ces éclats fébriles de sa voix...

Elle se rapprocha de lui et murmura :

– Vous ne vous sentez pas bien, papa ?

Lui, cependant, n'avait pas encore tout dit.

– Oui, oui, il faut que cela change. J'en ai assez. Ah ! On s'est moqué du bonhomme pendant vingt ans, eh ! bien, il va se moquer des autres !

Il se leva et reprit sa marche furieuse, puis avisant sur la table une rose unique, une « american beauty » plongeant dans un vase au

long col de cristal, il l'atteignit d'un coup de canne, et la fleur et le vase roulèrent sur le tapis.

– Et voilà, pour commencer la besogne ! Il se moque, le bonhomme, il se moque, vous dis-je ! Il va faire des folies lui aussi. Et puis, adieu les affaires ! Madame est toujours sortie, mademoiselle toujours sortie, monsieur André, le fils à papa, toujours sorti ! M<sup>o</sup>ssieu Romieux sortira à son tour ! Il ira, il ira...

Il chercha un moment.

– Il ira au théâtre, au club, au bar, comme aujourd'hui ; il boira du brandy, comme aujourd'hui, pour oublier...

Un cri étouffé de Paulette, dont il ne se rappelait plus la présence, l'arrêta.

– Oh ! papa !

Elle comprenait maintenant l'excitation de son père : il avait bu !

Il vint se rasseoir dans le fauteuil, atteint au cœur par l'angoisse qu'il devinait dans ce simple mot : oh ! papa !

Elle cachait dans ses mains son visage rouge



de honte, et ses paupières fines se fermaient sur ses yeux purs.

Il voulut la prendre sur ses genoux, comme il faisait quelquefois, les soirs où l'enfant restait seule avec lui au logis. Mais elle le repoussa.

Alors il baissa la tête, toute sa colère tombée. Après quelques minutes de silence, il balbutia comme se parlant à lui-même :

– Qu'est-ce que je viens de dire, Paulette ? Je n'ai pas trop la tête à moi ce soir, c'est vrai. Je me suis plaint de ta mère, n'est-ce pas ? J'ai eu tort. – Et je t'ai dit aussi que j'ai bu du brandy ? J'ai eu tort d'en boire.

– Mais je suis si malheureux, ma petite fille !

Elle le regarda à travers ses doigts écartés. Et elle vit une telle expression de détresse sur son visage subitement vieilli, son visage dont il ne songeait plus à composer le masque, qu'une pitié dont elle ne s'expliquait pas encore la cause entra dans son âme.

Oui, il devait se sentir bien malheureux pour en être descendu là, lui, auquel elle avait gardé un

respect instinctif au milieu de l'indifférence générale. Le pauvre papa, qui avait bu du brandy ! et qui maintenant laissait lire à livre ouvert dans ses secrets, que fût-il advenu si M<sup>me</sup> Romieux l'avait entendu ! – Le pauvre papa qui bégayait comme un enfant, qui se rapprochait de sa faiblesse à elle, Paulette, le pauvre papa qui, malgré ses emportements de tout-à-l'heure, venait de révéler une vie de labeur et de sacrifice silencieux, le pauvre papa qui souffrait du manque d'égards des siens !

Comme il était pâle à présent, comme ses yeux, machinalement fixés sur les flammes du foyer, renfermaient de lassitude, et comme ses lèvres tremblantes disaient de découragement !

Il reprit, d'une voix presque humble, mais avec une ténacité dans la rancune et un attendrissement sur lui-même où Paulette reconnut une dernière influence de l'alcool, mais qu'elle était presque tentée de bénir à présent, puisqu'elle lui faisait connaître le cœur de son père, ce cœur douloureux qu'elle n'aurait jamais soupçonné.

– Je suis un homme tranquille, moi, et il m’a fallu vivre au milieu de l’agitation ; je suis un homme de foyer et je n’ai pas de foyer... Autrefois – il y a très longtemps, – tu n’étais pas née, Paulette – j’ai essayé de la douceur, de la persuasion pour retenir ta mère chez elle, pour l’amener à aimer son intérieur, à vivre un peu pour son mari et ses enfants, à rêver autre chose que de bijoux, de toilettes et de « five o’clock tea » Elle avait été mal élevée, comme tant d’autres, et c’est pourquoi je lui pardonnais espérant la guérir de son amour maladif du luxe, du mouvement, de l’emploi futile des heures.

Mes objurgations timides ont d’abord étonné, puis déplu, puis fait rire. On ne m’a pas envoyé dire que mon rôle était de fournir de l’argent et non de me mêler de savoir comment on le dépensait. On m’a abandonné, dissimulé, supprimé. et pour expliquer au monde pourquoi je n’étais jamais aux côtés de ma femme, on m’a donné une réputation de sauvage, un caractère de misanthrope. Et ça dure depuis vingt ans, et cette farce ne fait que s’accroître, et je n’aurai pas plus de repos à mon foyer à l’heure où j’en ai si bien

mérite !

Il s'excitait peu à peu, mais Paulette le calma encore une fois : Voyons, papa !

L'enfant avait de grosses larmes dans les yeux.

Alors, de la voir pleurer, il se mit à pleurer aussi, doucement.

Toutes ses rancœurs refoulées lui montaient aux yeux et aux lèvres.

– Tu comprends, n'est-ce pas, ma petite Paulette ? Je suis bien misérable. Je ne compte pour personne dans la maison, personne ne m'a jamais montré un peu d'affection, même quand j'étais indispensable. Quand je serai vieux, ce sera pire...

Puis tout à coup, il se souvint qu'il parlait à une enfant, à sa Paulette, qui jouait encore à la poupée. Son ivresse était tout à fait dissipée. Il plongea les yeux dans ses yeux, longuement, pour y chercher sa pensée.

Elle se leva, attirée par ce regard dont elle lisait l'interrogation muette et passa les bras

autour du cou de son père en répétant :

– Poor papa !

Mais dans sa voix, une nuance d'autorité se mêlait à la tendresse.

Il fut rasséréiné : pour la première fois de sa vie, il était compris, aimé, consolé.

... Et, tandis qu'une grande rose d'orgueil achevait de mourir, humiliée, sur le tapis qui buvait lentement l'eau de cristal, une autre fleur, une fleur de pitié, éclosait dans l'âme soudain maternelle d'une petite fille, qui venait de prendre l'engagement de protéger son père : et le père sentit si bien cette âme naissante de sa fille qu'une dernière larme roula dans les boucles profuses de Paulette, tandis qu'elle disait comme un refrain d'une infinie douceur :

– Poor papa ! poor papa !



Cet ouvrage est le 756<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.